

Björn-Olav DOZO & Daphné DE MARNEFFE

Université de Liège

Réseaux et souvenirs littéraires : le cas d'André Fontainas

Introduction

Mes *Souvenirs du symbolisme* ont été rédigés entre novembre 1924 et novembre 1925 par André Fontainas (1865-1949), poète français d'origine belge, qui vécut à Paris tout en cultivant les amitiés nouées à Bruxelles dans sa jeunesse et servit de « trait d'union » entre les symbolistes belges et français. Auteur de plusieurs recueils (dont *Sang des fleurs*, 1889 ; *Les Vergers illusoire*s, 1822 ; *Les Estuaires d'ombre*, 1895), ce poète discret fut aussi critique littéraire¹ et critique d'art (notamment au *Mercur de France* de 1890 à 1911), essayiste et traducteur de certains grands écrivains anglais (Keats, Poe, Shelley, Meredith, Swinburne). Reconnu par ses contemporains² et considéré comme un « témoin perspicace plutôt qu'un participant passionné³ » du symbolisme, il se fit enfin le mémorialiste du mouvement.

Comme l'indique le possessif du titre de son ouvrage, Fontainas plonge dans ses souvenirs personnels du symbolisme, dans le but de « tenter non pas une histoire ou un historique, mais une sorte d'esquisse à larges traits de ce moment littéraire » (p. 17). Il aborde le sujet de

manière thématique, évoquant successivement les revues symbolistes, ses débuts dans la vie littéraire, les aînés qui l'ont marqué, les lieux de sociabilité littéraire (Librairie d'Art indépendant, Banquet Moréas, réunions et promenades du soir). Il s'intéresse aux figures non littéraires du mouvement (musiciens, peintres, sculpteurs) et au théâtre. Travaillés une quarantaine d'années après les faits, ces souvenirs — forcément parcellaires et subjectifs — proposent une vision parfois inégale du mouvement symboliste, mais ils ont le mérite de « rendre avec précision l'image d'un passé [plutôt que de] peindre un tableau feutré par le temps⁴ ». Fontainas était d'ailleurs conscient du caractère incomplet et partiel de ses souvenirs, comme en témoignent les premier et dernier chapitres de son livre, qui contiennent une sorte de commentaire autocritique de l'entreprise⁵.

Nous proposons d'analyser le réseau littéraire symboliste franco-belge, tel qu'il se donne à lire dans les *Souvenirs* d'André Fontainas, en abordant la question sous deux angles d'approche complémentaires. Le « réseau » est un « système, non institutionnel mais stable, de relation et de communication

entre divers acteurs de la vie littéraire⁶ ». Dans une première approche rhétorique, nous verrons comment Fontainas définit le symbolisme et comment (en quels termes) se dit le réseau. Dans une seconde approche narrative et schématique, nous prendrons appui sur le récit que fait Fontainas de sa propre entrée en littérature, pour reconstituer une partie isolable du réseau symboliste. Pour cette tentative de formalisation du réseau, nous nous inspirons de l'analyse structurale des réseaux utilisée en sociologie.

Un symbolisme au croisement de différents réseaux

L'impression générale que les *Souvenirs* donnent du mouvement symboliste est celle d'une grande nébuleuse hybride et chaotique, dans laquelle il est difficile de mettre de l'ordre. Fontainas dresse une esquisse de ce que devait être ce mouvement pour ses contemporains, dans ses nuances et sa complexité. Il s'agira de voir en quels termes il en parle : nous analyserons d'une part le type de définition — restreinte ou extensive — qu'il emploie et d'autre part les champs lexicaux mobilisés.

Malgré l'éclatement thématique de son propos, Fontainas livre par petites touches une définition assez précise du symbolisme. Ce mouvement, qui « ne présente aucun des caractères indispensables à constituer une école » (p. 19) — dans la mesure où il n'y a pas de chef, pas de doctrine, pas de manifeste symbolistes — se définit « négativement », dans un rapport d'opposition à la logique du système littéraire qui le précède :

Il ne m'est possible de discerner dans l'ensemble du groupe symboliste qu'un

unique caractère commun, qui est la résolution, malgré le respect et l'admiration qu'ils professaient à leurs aînés, de ne se soumettre à aucune direction magistrale et exclusive, et de s'exprimer à leurs risques, chacun à sa manière propre, de ne jamais être influencés par la manière adoptée de leurs congénères. (p. 19)

Le symbolisme, c'est l'ensemble des jeunes gens de 1885, 1900 et de plus tard encore, qui ont résolu de se défendre contre l'emprise d'une école, qui ont lutté contre l'école dont Zola fut le chef incontesté. Ils furent également les adversaires du Parnasse, cette réduction, selon eux, stérilisante et creuse du romantisme et de l'art de Victor Hugo. (p. 21)

Ces extraits mettent en évidence un rejet du principe même des écoles littéraires et une revendication individualiste très affirmée. Ce mouvement d'affranchissement par rapport à l'influence des écoles débute dans les revues, vers 1885, sans qu'il soit possible d'identifier clairement une « première publication » symboliste⁷. Notons que le refus des écoles n'implique pas pour autant une négation de la valeur de leurs représentants. Le discours de Fontainas met en évidence les liens d'admiration, de fréquentation et d'influence⁸ qui unissaient les symbolistes à leurs aînés. En conséquence de cette imbrication étroite entre les générations, il est difficile d'isoler dans le texte des *Souvenirs* un « réseau » d'écrivains purement symbolistes, ce que la seconde approche que nous proposons permettra de reconstituer partiellement.

Un autre indice de la définition « en creux » du mouvement est l'absence de contenu programmatique de l'étiquette « symboliste » et

¹ Voir notamment les « Essais de Fontainas sur les lettres belges », republiés par Carmen LICARI et Anna SONCINI FRATTA dans *André Fontainas et ses amis belges*. Rome, Bologne, Leo S. Olschki Editore, coll. Quaderni di Francofonia, VII, 1994, pp. 183-248.

² Comme en témoignent les critiques (de Giraud, Demolder, Eekhoud, etc.) reproduites par Carmen Licari et Anna Soncini Fratta (*op. cit.*, pp. 249-268) et les nombreuses « lettres inédites » de 1889-1948 publiées dans le même ouvrage.

³ FONTAINAS (André), *Mes Souvenirs du symbolisme*. Bruxelles, Labor, coll. Archives du Futur, 1991, p. 17 (première édition : Paris, Revue Critique, 1928). Les paginations notées entre parenthèses à la suite des citations renvoient à cet ouvrage, dans l'édition de 1991.

⁴ SONCINI FRATTA (Anna), « Préface » à FONTAINAS (André), *Mes Souvenirs du symbolisme*, *op. cit.*, p. 13.

⁵ Premier chapitre : « Pourquoi j'écris ces souvenirs. Qu'est-ce que le symbolisme ? » ; chapitre X : « Ce que je voulais faire dans ce livre. Mes omissions. *Il libra della mia memoria* ».

⁶ VAILLANT (Alain), « Réseau et histoire littéraire : de la sociologie à la poétique », dans *L'Analyse des réseaux (littérature, sociologie, histoire)*, actes du colloque du « CIEL », Liège, 20-21 mars 2003, à paraître.

⁷ Fontainas précise que « nulle recherche n'aboutira à fixer avec certitude quel est l'écrit [...] que l'on puisse légitimement considérer comme [...] la première publication du symbolisme » (p. 25) et que « le germe symboliste a levé jusqu'au tréfonds de publications strictement parnassiennes » (p. 26) : dès 1875, « on [y] découvre des vers, des proses qui s'écartent de l'orthodoxie parnassienne, qui se dérobent aux tendances du réalisme et du naturalisme » (p. 26). Il cite alors les revues le *Parnasse contemporain*, *La République des Lettres*, la *Revue du monde nouveau* et le *Spectateur* (p. 26), dans lesquelles publièrent très tôt Mallarmé, Verlaine, Villiers ou Charles Cros. En 1886 paraissent *Le Symboliste*, *Le Décadent* et *La Vogue* de Léo d'Orfer, qui publie des vers libres de Kahn, Laforgue, Moréas. (Pour la liste complète des revues citées, voir pp. 26-29.)

⁸ « Ces grands écrivains [Hugo, Baudelaire, Leconte de Lisle, Léon Dierx, Barbey d'Aurevilly], à leur insu, même en dépit d'eux, ont exercé sur les destinées du symbolisme une influence, bien qu'on soit porté à la négliger ou qu'on la conteste [...] Il n'est pas exact, non plus, d'affirmer que l'ascendant de Mallarmé et de Verlaine, dont on fait, en même temps que Baudelaire, nos précurseurs exclusifs, se soit étendu également sur tous les poètes de nos générations [...] » (p. 53)

l'impossibilité de déterminer une esthétique communément partagée (fût-ce celle du « vers-libre ») :

Que n'a-t-on point allégué encore du vers-librisme, de l'école du vers-libre ? Or, c'est surtout là qu'il n'y a pas eu, qu'il ne pouvait y avoir école. Qui s'y fût targué d'avoir édicté un système et prêché des initiés ? On ne sait pas au juste où le vers-libre a pris naissance et lequel de ses artisans en a usé le premier. [...] La quête du symbole, l'adoption du symbole en tant que mode d'expression lyrique, peut-on prétendre, comme on l'a tenté, que c'est par là que nous nous ressemblions ? Ce fut le prétexte dont se saisit pour nous répudier de l'école romane. Pourtant il est bien exact que, à l'exception peut-être de Mallarmé, personne, dans les débuts du moins, ne s'était fait une règle ou une conception quelconque du symbole en littérature. (pp. 21-23)

La raison du regroupement de ces jeunes écrivains sous une même appellation est donc purement pratique : il s'agit d'« être unis pour affirmer chacun son individualité, pour s'assurer un champ propice, au milieu du concours trouble et confus des appétits satisfaits et des glorioles égoïstes » (p. 24), non pas de s'enrêgimenter dans un système contraignant.

Il est d'ailleurs intéressant de voir en quels termes est présentée la figure de Mallarmé, principal élément fédérateur du groupe :

Le mardi soir, quand autour de Mallarmé on se pressait à l'écouter, chacun perdait le sentiment d'être différent. [...] Ceux qui n'ont point joui de ces réunions-là peuvent-ils imaginer une *parole transfiguratrice* à ce point, et à propos de tout sujet, comme ingénument cérébrale, selon le délice de sa voix timbrée, nuancée, sourde un peu, enveloppante et assurée ? [...] La foule se représente un Mallarmé doctrinaire et qui enseigne, où nous assistions, emplis d'une *muette dévotion*, à l'éclosion incessante d'une fleur d'âme. [...] Mallarmé n'enseignait pas ; il renseignait. Son dessein ne consistait ni à convaincre ni à éblouir. Sa voix pliée aux souplesses des syllabes élevait une *incantation multiple*. (p. 114) [nous soulignons]

La voix de Mallarmé séduit et suscite une sorte de *vénération religieuse* (« parole transfiguratrice », « muette dévotion », « incantation multiple »). Guide charismatique mais pas doctrinaire, Mallarmé « renseigne » sans enseigner, sans imposer ses vues, sans chercher à convaincre. Les rapports interpersonnels se déclinent d'ailleurs sur le mode de la *fraternité* et non de la relation entre maître et disciples. Par exemple, à propos de sa première rencontre avec Mallarmé, Fontainas se souvient d'« un accueil tout de suite fraternel ; la chaleur réservée et cordiale de sa poignée de main au départ » (p. 39). Au niveau de la désignation du mouvement, l'emploi de termes vagues traduisant une réalité peu structurée est constant :

Restreignons la signification de ce terme « symbolistes » à ceux-là seulement qui ont formé, prétend-on, école, ou plutôt (si l'on accepte que je rectifie de la sorte) ont suscité, depuis 1885 à peu près, un mouvement dans les esprits, un sursaut de renouveau dans la conscience des écrivains. (p. 25) [nous soulignons]

Rejetant l'idée de « former école », Fontainas parle de « susciter un mouvement [...], un sursaut de renouveau ». Ailleurs on recense les expressions de « moment littéraire » (p. 17), d'« ensemble » ou de « grand concours de jeunes gens » (p. 18, 21), de « groupement » (p. 128), de « mouvement » (p. 23, 25, 128), de « famille intellectuelle » (p. 129) et de « grande, nombreuse famille d'influences saines » (p. 59). Dans tout le texte, il n'y a qu'une occurrence de « brigade symboliste » (p. 113), désignation singulièrement inappropriée à son objet, dans la mesure où les symbolistes semblent résister à tout « embrigadement ».

Au passage, pointons la première ligne de l'extrait ci-dessus (« Restreignons la signification de ce terme à ceux-là seulement »), qui fait explicitement référence à une acception restreinte, spécifique, du terme « symbolisme ». Malgré son effort pour définir précisément son sujet, Fontainas a plusieurs fois recours à une acception très large de ce terme. En début comme en fin d'ouvrage, le symbolisme est assimilé à l'ensemble de la « grande littérature »⁹. Il nous semble que ce procédé de « dilution du sens » a pour but d'éviter la question de la « mort » du

mouvement et celle de son extension d'usages », sont discrètement assimilés aux géographiques ou nationales : dans son acception extensive, le symbolisme est intemporel (donc « éternel ») et universel. On retrouve la même tendance à une « universalisation » du symbolisme dans les passages où Fontainas traite de la composition du groupe symboliste :

D'où venait ce grand concours de jeunes hommes ainsi épris, en même temps, d'un idéal pur et vaste ? Inconnus les uns aux autres, éloignés par des différences infinies de caractère, d'origine, d'éducation, de tendances spéculatives et esthétiques, de race aussi, ils se rapprochaient à cause de ce qu'ils pressentaient en eux de commun, d'analogue en sincérité, en spontanéité profonde, en élans ingénus vers [...] le domaine de l'art, le domaine de la pensée. [...] À côté de Français d'extraction inaltérée, [...] un très grand nombre provenaient [...] d'Île-de-France, des provinces, des colonies lointaines ou de contrées plus proches. Quelques-uns enfin, outre les Belges et les Suisses, si voisins de langue et d'usages, appartenaient à des nationalités étrangères [...]. (p. 18)

Le groupe des symbolistes est présenté ici comme une « communauté émotionnelle¹⁰ » soudée dans un même idéal, malgré sa très grande hétérogénéité (sociale, culturelle, intellectuelle, nationale). On remarquera que les Belges (et les Suisses), « si voisins de langue et

Cette « confusion » entre symbolistes français et belges est quasi constante dans les *Souvenirs* d'André Fontainas. De manière générale, il ne précise pas la nationalité des auteurs dont il parle¹². Il n'aborde d'ailleurs jamais la question de l'apport spécifique des symbolistes belges au mouvement et néglige les anecdotes ne concernant que des Belges¹³. Lorsque Fontainas parle du symbolisme, il fait référence à un tout rassemblant Français et Belges. Il est vrai que lui-même vivait pleinement sa double appartenance belge et française et qu'il a longuement travaillé à créer une véritable « osmose » entre les écrivains des deux nationalités¹⁴. On ne peut cependant oublier qu'en tant que critique, Fontainas était conscient de l'existence d'un « symbolisme belge » qu'il a plusieurs fois pris pour objet¹⁵. Quoi qu'il en soit, cette assimilation a plusieurs effets.

Tout d'abord, l'incorporation discrète de l'apport du symbolisme belge permet à Fontainas d'affirmer que le symbolisme (dans son acception restreinte) a perduré jusqu'au moment où il rédige ses *Souvenirs*, au milieu des années vingt :

- ⁹ « À travers les siècles, dans toute l'étendue de l'histoire littéraire, dans toutes les régions du monde où s'est épanoui l'art littéraire, des écrivains méritent qu'on les honore du titre de symbolistes. » (p. 25)
- ¹⁰ Expression de Rémy Ponton, dans « Programme esthétique et accumulation de capital symbolique. L'exemple du Parnasse », dans *Revue française de Sociologie*, XIV, 1973, p. 209.
- ¹¹ ARON (Paul), « Pour une description sociologique du symbolisme belge », *Le Mouvement symboliste en Belgique*. Sous la direction d'Anna SONCINI FRATTA. Bologne, CLUBB, coll. Beloelil : atti del Centro studi sulla letteratura belga di lingua francese, 1990, pp. 61 et 67. SONCINI FRATTA (Anna), « Les Symbolistes belges entre chronique et histoire littéraires », dans *André Fontainas et ses amis belges, op.cit.*, p. 26.
- ¹² Le chapitre sur sa propre entrée en littérature fait exception. On y trouvera quelques éléments sur l'émergence du symbolisme belge. Fontainas y mentionne l'envoi de son premier recueil (*Le Sang des fleurs*) aux écrivains qu'il connaissait et classe les réponses reçues selon leur provenance de Bruxelles ou de Paris (p. 26).
- ¹³ Par exemple, Fontainas ne mentionne pas du tout — même pas dans la liste de ses « omissions » — les « dîners belges » à Paris, dont on retrouve pourtant des traces dans sa correspondance (LICARI (Carmen) et SONCINI FRATTA (Anna), *André Fontainas et ses amis belges, op.cit.*, p. 93).
- ¹⁴ Sur cette question, consulter LICARI (Carmen), « Autour d'André Fontainas », dans *Le Mouvement symboliste en Belgique, op.cit.*, pp. 71-83.
- ¹⁵ Carmen Licari (*Ibid.*, p. 77) liste les études parues dans le *Mercure de France* et mentionne une série de conférences de Fontainas sur le sujet. En 1909, notamment, il publie « Les débuts et les tendances du mouvement symboliste, à Bruxelles », court article dans lequel il étudie les spécificités du symbolisme belge (dans *La Revue des Lettres et des Arts*, juillet 1909, pp. 473-491).

Au surplus, ce moment, s'il a commencé de s'ébaucher aux environs de 1885, ou même de 1890, ne me fait pas l'effet de s'être éteint jusqu'à présent [novembre 1925], en dépit d'éclipses ou d'offuscations partielles, et bien qu'on se soit à plusieurs reprises hâté d'en proclamer la mort définitive et l'oubli total. (p. 17)

En toute sincérité, en considérant l'ensemble symboliste franco-belge, Fontainas peut soutenir en 1925 que celui-ci n'est pas encore éteint : la « crise des valeurs » et la polémique anti-symboliste des années 1895-1900 est propre au symbolisme français¹⁶. Le symbolisme belge, quant à lui, reste « actif sur la scène littéraire jusqu'à la veille de la guerre 1914-1918 » et dix ans plus tard, en 1924, paraissent encore de belles œuvres symbolistes, dont les recueils de Max Elskamp¹⁷. De la même manière, dans le chapitre IX intitulé « Le symbolisme et la vie », Fontainas argumente contre l'accusation qui fut faite au symbolisme (français) de « tourner le dos à la vie et de se réfugier dans le rêve¹⁸ », en s'appuyant principalement sur l'exemple (belge) de Verhaeren¹⁹.

Un bref détour par le thème du théâtre (traité au chapitre X des *Souvenirs*) nous permettra d'illustrer les différents points que nous avons abordés.

À propos de la définition du mouvement, nous avons vu que le groupe est dépourvu d'éléments fédérateurs (pas de chef, pas de doctrine, pas de manifeste), si ce n'est l'opposition commune à l'idée d'école et l'adhésion à un même idéal de pratique libre de l'art. Le fait que le symbolisme se définisse « en creux » implique que les points de repère traditionnels restent des « cases vides ». Nous avons vu Fontainas hésiter entre une acception restreinte et une acception large du symbolisme. Dans la mesure où il n'y a pas de définition « positive » du mouvement (en référence à des éléments précis qui proposent un contenu et une

structure stable), il en effet difficile d'éviter l'écueil de la complète dissolution du sens de cette « étiquette » dans une acception plus large, qui assimile le symbolisme à l'ensemble de la littérature. Une anecdote nous paraît illustrer un autre aspect de la difficulté posée par ce type de définition « en creux ». Par son essai *La Littérature de tout à l'heure* — auquel Fontainas consacre sept pages de ses *Souvenirs* —, publication qui « força l'attention » et fut lue comme « le credo d'une génération », l'inconnu Charles Morice devint « soudain presque l'âme du mouvement, sa conscience, son chef » (p. 28). Comme il ne prétendait s'imposer à personne, il « inspira confiance » et « on se resserra autour de lui » (p. 29). En 1891, il conçut le projet d'imposer le symbolisme au théâtre, avec l'aide de Catulle Mendès. Cette tentative se solda par un échec, d'autant plus retentissant que l'on avait cru et espéré dans la réussite du projet de celui qui s'était « haussé à la stature d'un chef » (pp. 97-98). Ici, le discours de Fontainas traduit la tentation de voir en Charles Morice un « leader providentiel » du mouvement (« âme du mouvement », « sa conscience », « son chef », « haussé à la stature d'un chef », etc.). C'est assez curieux, dans la mesure où Fontainas a bien résisté ailleurs à la tentation de structurer le mouvement par l'identification d'un « chef » et d'une « doctrine » symbolistes : comme dit plus haut, il a d'une part insisté sur l'impossibilité de définir une esthétique commune et d'autre part, il a précisé en quoi Mallarmé, élément fédérateur, ne doit pas être considéré comme un « chef ». Cette anecdote nous paraît illustrer la difficulté à évoquer un mouvement sans avoir recours, à un moment ou un autre, aux points de repère traditionnels, quitte à hisser à la position de « chef » quelqu'un qui se montre incapable d'assumer ce rôle.

Par ailleurs l'exemple du théâtre nous permet d'illustrer la complexité du réseau des écrivains symbolistes. Nous avons déjà signalé son imbrication étroite avec les générations

précédentes (réseaux parnassiens, naturalistes). Les *Souvenirs* de Fontainas offrent aussi un précieux témoignage des nombreux rapports entretenus par la littérature avec les autres arts. On y trouve mention des liens unissant les poètes, les musiciens (Wagner²⁰ mais aussi Debussy, Vincent d'Indy, Ravel, Fauré) et les peintres²¹ (dont Seurat, Gauguin²², les *nabis*). Le théâtre est par excellence à l'intersection de ces différents réseaux. Par exemple, c'est Gauguin qui créa décors et costumes pour l'événement de Charles Morice (p. 97) ; les *nabis* firent des décors pour le Théâtre d'Art et le Théâtre Libre (p. 68) ; la pièce *Pelléas et Mélisande* a survécu comme drame lyrique, grâce à la musique de Debussy (p. 103).

Enfin, le théâtre illustre aussi l'apport belge au mouvement symboliste. En finale du chapitre consacré à ce sujet, Fontainas conclut à l'échec général du symbolisme au théâtre. Quelques « réussites » sont cependant citées : celles de Rodenbach (*Le Voile*) et d'Albert Samain (*Polyphème*). Au programme de « l'événement théâtral » dirigé par Charles Morice, principalement composé de poèmes, il n'y a que trois « pièces » qui ressortissent véritablement au genre théâtral (*Les Uns et les Autres* de Paul Verlaine, « chanson alternée », en un acte en vers ; *Chérubin* de Charles Morice, drame bâclé qui coula son auteur ; et *L'Intruse* de Maeterlinck, en un acte). La seule « exception remarquable » du chapitre est la persévérance de Maurice Maeterlinck (p. 103). Nous n'insisterons pas sur le fait que le théâtre symboliste est presque exclusivement belge²³.

Il semble donc qu'en considérant les symbolismes français et belge comme un tout, Fontainas donne une certaine ampleur au mouvement qu'il décrit, tant au niveau de son extension générique (de la poésie au théâtre) que diachronique (longue durée du symbolisme belge, en relation avec sa capacité à s'adapter aux thématiques « optimistes » du tournant du siècle).

Analyse d'un réseau dans les *Souvenirs du symbolisme*

La seconde approche réticulaire mise en œuvre pour l'étude de ce livre procède différemment : l'objectif est de formaliser et de schématiser les relations entre Fontainas et les différentes personnes telles qu'il les mentionne au fil du récit. Cette formalisation s'inspire librement de la méthode d'analyse structurale des réseaux utilisée depuis longtemps en sociologie²⁴. Cette méthode utilise la notion de réseau comme un instrument explicatif, et pas comme objet à expliquer. Nous ne prenons donc plus le réseau comme un objet qui se dit et qu'on étudierait en tant que tel (voir *supra*) mais plutôt comme un outil qui fait parler un autre objet — la représentation qu'a Fontainas de ses relations — grâce à la constitution des nœuds du réseau et à la formalisation schématique de leurs relations. Nous proposons donc une analyse réticulaire de la représentation qu'a l'auteur de l'ensemble fini de ses relations, que l'on pourrait appeler métaphoriquement son « réseau ».

Une formalisation schématique vise, selon la méthode classique de l'analyse structurale des réseaux, à la complétude du nombre de nœuds. Si cette complétude est difficilement accessible pour des relations interpersonnelles dans la réalité, elle est tout à fait envisageable en ce qui concerne les souvenirs écrits (qui sont de fait limités au texte et donc à la volonté de l'auteur). Chaque nom cité est susceptible de constituer un nœud. Pour obtenir le « bout de réseau » qui joue le rôle le plus cohérent et significatif dans les *Souvenirs du symbolisme*, nous avons tenté d'identifier quels étaient les personnes les plus souvent citées. Cette méthode quantitative permet de dégager un groupe que l'on retrouve tout au long du texte. Les personnes de ce groupe fonctionnent comme des motifs relationnels récurrents, qui permettent à Fontainas de structurer le texte et de lui donner une cohérence interne. La mise en récit de la prise de position

¹⁶ Michel Otten rappelle l'éphémère existence de l'école parisienne symboliste, de 1885 à 1895 (« Originalité du symbolisme belge », dans *Le Mouvement symboliste en Belgique, op.cit.*, p. 16, p. 22).

¹⁷ *Ibid.*, p. 16, p. 25.

¹⁸ *Ibid.*, p. 22, où Michel Otten rappelle les critiques qu'Adolphe Retté, Camille Mauclair et des Jeunes Naturalistes adressèrent au mouvement symboliste français.

¹⁹ Paul Aron a expliqué comment les symbolistes belges — qui par leur formation étaient en phase avec la vie politique et sociale de leur époque et partageaient une « idéologie libérale-socialiste [...] porteuse d'une vision optimiste appliquée à l'évolution historique » — se sont mieux adaptés au « tournant vers l'optimisme » de la fin du siècle, comme en témoignent différents recueils poétiques dont le titre fait référence à la « Vie ». (ARON (Paul), *op.cit.*, pp. 66-67)

²⁰ Voir l'exemple de la *Revue wagnérienne* d'Édouard Dujardin, 1885, p. 62.

²¹ Voir notamment toutes les mentions de Joris-Karl Huysmans dans *À Rebours* (la *Salomé* de Gustave Moreau, Odilon Redon, Puvis de Chavannes, etc.).

²² Les *Lettres de Gauguin à André Fontainas* furent publiées par ce dernier en 1921 (Paris, Librairie de France).

²³ Voir l'intéressante hypothèse de *dysfonctionnement générique* de Paul Aron, qui explique comment les Belges ont adopté des genres peu fréquentés par les auteurs français, dont le théâtre (ARON (Paul), *op.cit.*, p. 62).

²⁴ CLAISSE (Frédéric), « De quelques avatars de la notion de réseau en sociologie », dans *L'Analyse des réseaux (littérature, sociologie, histoire), op.cit.*, à paraître.

de chacun des membres dans les différents lieux de sociabilité symbolistes est complémentaire d'une esquisse du mouvement.

Le premier acquis de la méthode d'analyse par dénombrement et schématisation réticulaire est l'identité des membres de ce groupe : il ne s'agit pas des personnes-phares du symbolisme, canonisées par l'histoire littéraire, mais des amis de jeunesse de Fontainas. En surplus des souvenirs communs à tous les symbolistes, celui-ci écrit l'histoire de son propre réseau, dont il souligne les activations dès qu'il le peut, en marge de chaque grand événement symboliste. Le nombre d'occurrences des noms de ses amis indique qu'ils occupent une place importante à ses yeux dans le mouvement symboliste. La schématisation se focalisera donc sur les relations abondamment soulignées par Fontainas. Reste maintenant à suivre le fil narratif des *Souvenirs du symbolisme* pour en dégager les moments importants du mouvement, dans l'optique de Fontainas.

L'entrée en littérature de Fontainas date du lycée : « Mes camaraderies littéraires se fortifièrent durant cette période, et s'enhardirent. J'en avais cimenté de robustes qui restèrent inébranlables jusqu'à la mort. » (p. 40) Il s'interroge sur les raisons qui ont poussé des « rhétoriciens » à s'intéresser à lui, qui n'était « qu'en seconde ». Ses amis du lycée Condorcet, aux réunions²⁵ desquels il assiste tous les jeudis dans une petite chambre d'hôtel, sont pourtant les poètes qui l'accompagneront toute sa vie : Ephraïm Mikhaël (Georges Michel), Rodolphe Darzens, Pierre Quillard, René Ghil (René Guilbert) et Stuart Merrill²⁶. Ces cinq amis

prennent une importance considérable dans les *Souvenirs*, et au moins l'un d'entre eux (bien souvent plusieurs) est cité par Fontainas à chaque occasion thématique²⁷ (revues belges et françaises, Mardis de Mallarmé, Librairie de l'Art indépendant, banquet en l'honneur de Moréas, tentative d'événement théâtral de Charles Morice).

À Bruxelles, Fontainas suit les cours de la faculté de droit. Il participe à la fondation d'une revue, *La Basoche*, « revue artistique et littéraire ». Petite revue d'étudiants, ambitionnant seulement d'exister et de rassembler des œuvres littéraires de toutes origines, *La Basoche* tient seize mois. Après avoir énuméré quelques Belges qui y auraient fait leurs premières armes, Fontainas rapporte que « la collaboration qu'y apportaient des Français était particulièrement remarquable, avec les noms de [...] Rodolphe Darzens, René Ghil [...], Stuart Merrill, Ephraïm Mikhaël, Pierre Quillard [...] ». On retrouve donc l'équipe du lycée au grand complet²⁸.

D'autres revues, à la renommée plus importante, sont à peine abordées dans les *Souvenirs* : *La Jeune Belgique*, *La Wallonie*, *Le Coq rouge*... En expliquant en quelques mots l'atmosphère qui règne aux rendez-vous du soir de *La Jeune Belgique*, Fontainas souligne le lien qui existe entre les poètes belges expatriés et le groupe de ses amis²⁹ : « Rodenbach déjà s'était établi à Paris où séjournaient pour un temps Maeterlinck, Grégoire Le Roy. Ils y collaboraient à la *Pléiade* de mes vieux camarades Darzens, Mikhaël et Quillard [...] » (p. 44) De même, quand il signale la revue d'Albert Mockel,

²⁵ À propos de ces réunions, voir LEFRÈRE (Jean-Jacques), « Lettres inédites d'Ephraïm Mikhaël », dans *Histoires littéraires*, juillet-août-septembre 2003, n° 15, p. 84.

²⁶ À six, ils fondent une revue littéraire, *Le Fou*, dont Fontainas ne mentionne pas l'existence. Pour une étude de cette revue, voir l'article de VANWELKENHUYZEN (Gustave), « Un trio de revues », dans *Revue de l'Université de Bruxelles*, 1974, III-IV (« Le mouvement symboliste en littérature »), pp. 318-334. Voir aussi LEFRÈRE (Jean-Jacques), *op. cit.*, pp. 84-85.

²⁷ Dès le premier chapitre, lorsqu'il est question de l'admiration pour les anciens, les noms de Quillard et Merrill apparaissent : « Or il n'y eut jamais à Victor Hugo d'admirateurs plus fidèles que Henri de Régner par exemple, que Pierre Quillard, Stuart Merrill, Pierre Louÿs ou moi-même. » (p. 20)

²⁸ Lefrère confirme le rôle de passeur de Fontainas : « À ses débuts, *La Basoche* comptait parmi ses collaborateurs presque autant de Français que de Belges. [...] Fontainas [...] avait introduit ses amis parisiens dans la revue [...] ». (LEFRÈRE (Jean-Jacques), *op. cit.*, p. 88)

²⁹ À ce propos, Fontainas passe complètement sous silence son propre rôle d'intermédiaire. Un des premiers Belges à arriver à Paris (en 1889, un an après Rodenbach), Fontainas aida *La Jeune Belgique* de Valère Gille à trouver des appuis dans la capitale française (cf. SONCINI FRATTA (Anna), « Les symbolistes belges, entre chronique et histoire littéraires », *op. cit.*, pp. 37-39). Les nombreuses lettres éditées par Carmen Licari et Anna Soncini Fratta (dans *André Fontainas et ses amis belges. Lettres inédites 1889-1948*) illustrent bien la relation d'amitié et de soutien qui unissait Fontainas aux écrivains belges.

Fontainas ne met en évidence que la collaboration de « fidèles aux vers réguliers, comme Severin ou comme Quillard » (p. 45). *La Wallonie* est d'ailleurs traitée de manière extrêmement elliptique dans ses *Souvenirs*, alors que différents critiques insistent sur la grande amitié qui liait Mockel et Fontainas et sur leur correspondance abondante³⁰.

Après ces quelques remarques sur les revues belges, Fontainas consacre plusieurs pages à la grande revue symboliste française, *Le Mercure de France*. « Il n'est point de réputation littéraire, entre 1890 et la guerre de 1914, qui ne soit issue du *Mercury* ou qu'il n'ait pas contribué à former. » (p. 47) Il la présente comme succédant à *La Pléiade* de Darzens³¹. Cela se justifie d'un point de vue esthétique, selon l'hypothèse de la filiation des revues défendue par Gustave Vanwelkenhuyzen³², mais au niveau du personnel de la revue, les intervenants sont différents : pris en main par Alfred Valette, *Le Mercure* intéresse de nombreux collaborateurs, dont les amis de jeunesse de Fontainas ne constituent pas le noyau dur. Ils y sont tout de même impliqués relativement tôt : Fontainas dresse une liste de collaborateurs, et mentionne Quillard dès 1890 (juste après le premier numéro) et Merrill en 1892.

Il faut remarquer la présence dans la liste de collaborateurs d'un dernier intervenant : André-Ferdinand Hérold, un autre camarade de lycée de Fontainas, qui participe, d'après Gustave Vanwelkenhuyzen³³, à la création de la revue *Le Fou* au lycée Condorcet. Sa présence dans les *Souvenirs* est moins marquée en ce qui concerne les revues des débuts — Fontainas mentionne tout de même qu'il lui envoie sa première œuvre, *Le Sang des Fleurs* —, mais il fait aussi partie des lycéens de Condorcet et on le retrouve cité pour sa participation au *Mercury*

de France et au banquet Moréas. Et c'est Hérold — dont Fontainas épouse la sœur, Gabrielle, en 1890³⁴ — qui introduisit ce dernier au *Mercury de France* (p. 46).

De même, Fontainas dut être poussé par ses anciens amis de lycée pour prendre part aux mardis de Mallarmé. Le contact s'était déjà établi par correspondance, Fontainas ayant envoyé à Mallarmé sa première œuvre et ayant reçu en réponse : « Si vous vous égariez jamais par ici un mardi dans la soirée, je serais content de causer. » (p. 39) Mais comme l'écrit Fontainas : « Jamais je n'aurais osé m'y présenter si mon très cher camarade Pierre Quillard, qui déjà y fréquentait, ne m'eût fait honte de ma couardise et ne m'eût entraîné presque de force plutôt que par persuasion. » (p. 39)

Quillard — décidément partout ! — apparaît encore dans deux lieux de sociabilité auxquels Fontainas attache de l'importance : la *Librairie de l'Art indépendant* et le banquet en l'honneur de Jean Moréas. Le chapitre VI explicite l'activité de cette librairie et la personnalité de son patron, Edmond Bailly — pour qui « dès qu'un livre se vend, c'est qu'il ne vaut rien » (p. 76). On y trouve une liste des jeunes gens qui fréquentaient et entouraient les aînés présents. Quillard en fait partie. De plus, lorsque Fontainas donne des exemples de publications de cette librairie, il cite trois ouvrages traduits : l'un de ceux-ci est le *Livre des mystères de Jamblique* traduit par Quillard, et un autre est *L'Upanishad du grand Aranyaka*, par Hérold (p. 76). Dans les *Souvenirs* suit immédiatement le compte rendu du banquet offert à Jean Moréas, le 2 février 1891, qui voyait se sceller « l'amitié entre deux générations par la célébration d'un idéal commun, le culte de la poésie » (p. 77). Quillard et Hérold sont là aussi en bonne place parmi la génération montante.

³⁰ LICARI (Carmen), « André Fontainas parmi les siens », dans *André Fontainas et ses amis belges, op.cit.*, p. 2. Dans le même ouvrage, on trouve une étude de Fontainas sur « Le rôle de la *Wallonie* dans le mouvement symboliste » (*Monde Nouveau*, 15 septembre 1924, pp. 19-29), où il affirme que « [la *Wallonie* est] la revue qui, véritablement, en Belgique, soutint et propagea l'effort symboliste » (LICARI (Carmen) et SONCINI FRATTA (Anna), « Essais de Fontainas sur les lettres belges », *op.cit.*, p. 238).

³¹ En fait, *Le Mercure de France* succéderait plutôt à la deuxième *Pléiade*, dirigée par Louis-Pilate de Brinn'Gaubast : « Cette nouvelle *Pléiade* devait durer aussi peu que la précédente (cinq livraisons, parues entre mai et octobre 1889), mais elle est aujourd'hui considérée par les historiens de la littérature comme la première mouture du *Mercury de France*, dont les numéros initiaux portent de fait, sur le verso de couverture, la mention « La *Pléiade*, 2^e année ». » (LEFRÈRE (Jean-Jacques), *op.cit.*, p. 96)

³² Voir VANWELKENHUYZEN (Gustave), *op.cit.*, pp. 331-332.

³³ *Ibid.*, p. 318.

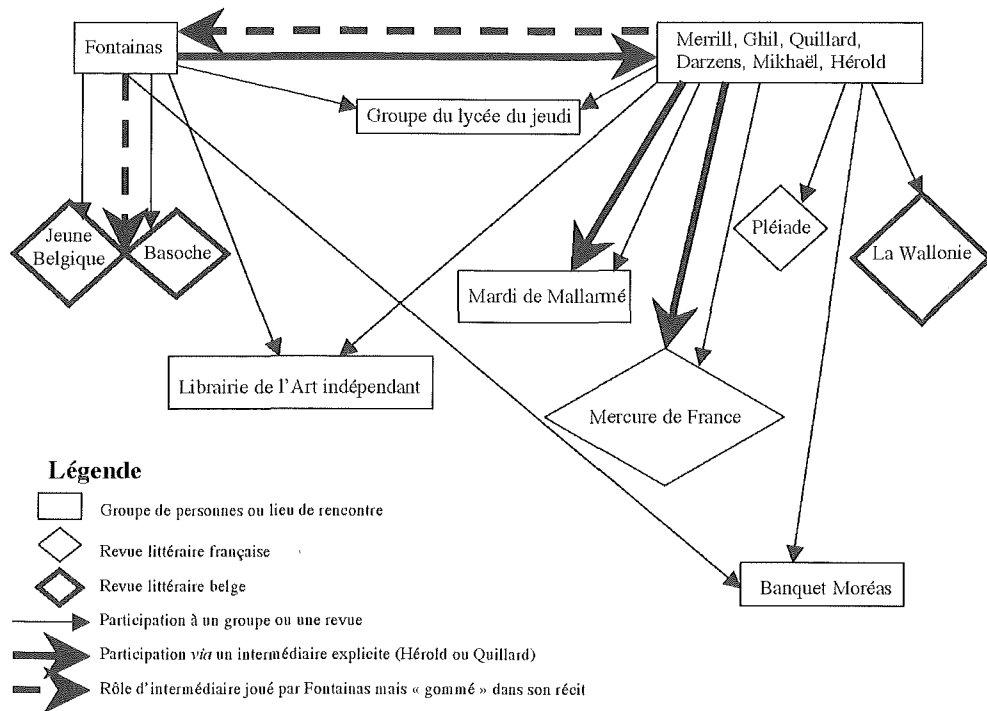
³⁴ LICARI (Carmen), « André Fontainas parmi les siens », dans *André Fontainas et ses amis belges, op.cit.*, p. 6, n. 16.

Ces nombreux exemples n'ont pas épuisé l'abondance des mentions des noms des lycéens de Condorcet. Pour reprendre l'anecdote de la première partie concernant le théâtre, il est amusant de constater que c'est encore par Quillard que Fontainas, alors à l'étranger, apprend le désastre de la « manifestation d'art » de Charles Morice :

Je [Quillard] regrette vivement que le succès en ait été si manifestement nul : il me devient plus difficile de dire tout le mal que j'en pense — et cependant, (ajoutait-il) il faut le dire, ne fût-ce que pour nier la solidarité des poètes nouveaux, non point avec un homme de talent méconnu, mais avec un médiocre dramaturge. (p. 98)

Fontainas reste pourtant extrêmement discret sur la mise en valeur de ses premières amitiés littéraires : cette prédominance de ses anciens camarades de lycée se dit presque malgré lui. Seul Mikhaël, mort jeune, est mis en évidence explicitement³⁵.

Nous sommes maintenant en mesure de constituer un schéma reprenant les noms de personnes les plus citées (le nombre d'occurrences d'un nom constituant ainsi notre premier critère de sélection pour le schéma) et les lieux de sociabilité (revues ou lieux de rencontre) les plus importants à ses yeux (la place réservée dans le livre à des lieux privilégiés mentionnés en titre de chapitre devenant notre second critère de sélection).



Ce schéma appelle plusieurs remarques, qui sont en fait des conséquences de l'identité des personnes les plus souvent citées. On aborde à nouveau le problème de la nationalité du mouvement dont il a déjà été question dans la première partie de l'article. Les remarques que le schéma suggère vont dans le même sens :

Fontainas ne fait explicitement aucune différence entre l'apport belge et l'apport français, mais le réseau de relations le plus visible dans ses *Souvenirs* est un réseau exclusivement français, composé de ses amis d'adolescence qui l'accompagnent toute sa vie.

³⁵ FONTAINAS (André), *op.cit.*, p. 124 : « Aussi, au long de ces pages, me suis-je particulièrement complu à rendre à des poètes morts très jeunes, à Mikhaël en premier lieu, un hommage que j'estime encore insuffisant. » Voir aussi pp. 80-84, les pages dédiées à Mikhaël. Sur ce poète, voir la récente bio-bibliographie de LEFRÈRE (Jean-Jacques), *op.cit.*, pp. 81-113.

De plus, si Fontainas insiste et met bien en évidence sa dépendance vis-à-vis d'eux pour son introduction dans les lieux de sociabilité français, il passe complètement sous silence le rôle d'intermédiaire qu'il joue entre son groupe d'amis de la première heure et les revues belges — rôle que l'on connaît bien par ailleurs et qui est mentionné en pointillés sur le schéma.

Il faut aussi souligner que les seuls lieux de sociabilité belges mentionnés par Fontainas sont des revues : si les symbolistes publient régulièrement en Belgique, ils vivent et se réunissent en France, seul pays où les lieux de sociabilité existent réellement. Fontainas, en accordant autant de place aux événements français, inscrit le cœur du mouvement en France, et ne laisse à la Belgique que le rôle d'une terre d'émergence ou — mais cela n'apparaît pas dans le texte et ne peut être compris que grâce à la mise en perspective de la durée du mouvement symboliste.

L'apport principal de l'analyse réticulaire de souvenirs littéraires, outre l'identification des personnes les plus souvent citées dans ces souvenirs, reste la mise en avant de la représentation qu'a l'auteur de la pérennité de ses relations amicales de jeunesse. Cette représentation prend corps par la mention de ces noms dans ce que Fontainas considère comme les principaux lieux de sociabilité du mouvement. Enfin, le schéma permet d'embrasser d'un coup d'œil ces relations et ces lieux.

Conclusion

En combinant deux approches de l'analyse de réseaux littéraires, nous avons tenté de rendre

compte de ce que les *Souvenirs* d'André Fontainas disent du symbolisme. Premièrement, ce qui se dessine, tant à travers l'analyse des définitions du symbolisme que par le recensement des noms cités, est un objet (mouvement ou réseau) complexe, aux contours flous : d'une part, une acception restreinte du terme est confrontée à une acception plus large et les éléments de définition sont principalement

« négatifs » ; d'autre part, on s'aperçoit que les noms retenus et abondamment cités par Fontainas ne sont pas ceux traditionnellement mis en évidence par l'histoire littéraire. On obtient donc une image d'un symbolisme différent de celui des manuels, qui renvoie à d'autres œuvres de référence (*La Littérature de tout à l'heure* de Charles Morice) et à un personnel littéraire habituellement occulté. Deuxièmement, une analyse rhétorique comme une approche schématique du réseau mettent en évidence le rôle déterminant des amitiés et camaraderies littéraires : les relations

s'établissent sur le registre de la « fraternité » (parfois doublé de celui de la « vénération » vis-à-vis des précurseurs) et le réseau sous-jacent à travers tout le texte est celui des amis de jeunesse. Troisièmement, lorsque l'on aborde les choses d'un point de vue spécifiquement belge, il faut constater que dans ses *Souvenirs*, Fontainas fait œuvre de critique « français » : il incorpore discrètement l'apport belge dans sa présentation du symbolisme, sans faire de distinction entre les symbolismes français et belge³⁶. De plus, le réseau dans lequel il s'intègre est principalement français : Fontainas ne rend que partiellement compte de son rôle d'intermédiaire entre Belgique et France, gommant tout ce qui concerne la dépendance des Belges vis-à-vis de lui.

³⁶ Michel Otten rapporte que « si la France incorpore généralement les symbolistes belges dans le mouvement français, l'Allemagne, l'Italie, la Pologne ou la Russie ne les ont jamais confondus et [que] l'ensemble du mouvement est parfois appelé, en Europe, le *symbolisme franco-belge* » (OTTEN (Michel), *op.cit.*, p. 16).